

SAIGNE POUR MOI, DARLING

Raven

Saigne Pour Moi, Darling

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Acier dans le Velours	4
Chapitre 2 : Le Testament de Sang	10
Chapitre 3 : Le Parfum du Cuivre	15
Chapitre 4 : L'Offrande sous le Matelas	20
Chapitre 5 : L'Opiomane Disparu	25
Chapitre 6 : La Cène des Vices	29
Chapitre 7 : L'Étreinte de la Serre	35
Chapitre 8 : La Traque de Marcus	40
Chapitre 9 : Le Secret de l'Exécuteur	45
Chapitre 10 : Le Dernier Murmure d'Elena	50
Chapitre 11 : L'Aveu dans l'Abîme	55
Chapitre 12 : La Reine de l'Ébène	60

Chapitre 1

L'Acier dans le Velours

La mouche bleue s'était posée sur la pupille dilatée de Lord Silas Sterling, ses pattes fragiles explorant la surface vitreuse de l'œil avec une curiosité obscène. Elle ne cligna pas. Silas ne clignait plus. Sa tête était renversée en arrière sur le dossier de cuir de son fauteuil, offrant à la lumière crue de la lampe de bureau la béance parfaite de sa gorge. Le sang n'était plus ce ruban écarlate et vif des premières minutes ; il avait coagulé en une substance sombre, presque noire, qui rappelait la mélasse ou la confiture de mûres trop cuite, s'incrustant dans les rainures de l'acajou précieux. Une odeur lourde, métallique, saturait l'air, se mélangeant au parfum de tabac froid et de cire d'abeille qui imprégnait la bibliothèque.

À l'extérieur, le blizzard ne hurlait pas encore, il gémissait. Un son de scie frottant contre le verre des hautes fenêtres, tandis que les premiers flocons, lourds et collants, s'écrasaient contre les vitres comme des phalènes suicidaires.

Elara sentit une goutte de sueur glisser lentement le long de sa colonne vertébrale, une trace glacée qui la fit frissonner. À ses côtés, les six autres héritiers formaient une demi-lune de visages blafards. Victor triturait nerveusement le bouton de sa manchette, un cliquetis métallique régulier, insupportable, qui rythmait le silence oppressant. Lydia, elle, portait un mouchoir de dentelle à ses narines, ses yeux fuyant le cadavre pour se fixer sur les ombres qui dansaient dans les coins de la pièce. Personne ne pleurait. La cupidité est une émotion trop aride pour les larmes.

Un craquement sourd retentit dans le hall, suivi du bruit lourd d'un battant de chêne que l'on referme. Le vent s'engouffra brièvement dans la pièce, faisant vaciller les flammes des bougies et projetant l'ombre du mort sur le mur, une silhouette

déformée, gigantesque, qui semblait vouloir se saisir d'eux.

Puis, le silence revint, plus dense qu'avant. Et avec lui, le son de pas.

C'était un rythme lent, mesuré. Chaque impact de talon sur le marbre du couloir résonnait comme le couperet d'une guillotine. Le froissement d'un manteau de laine lourde, le soupir d'un cuir de haute qualité. L'homme qui apparut dans l'encadrement de la porte semblait avoir été sculpté dans le vide même de la nuit alpine. Julian Thorne.

Il ne regarda pas le corps tout de suite. Ses yeux, deux lames d'acier poli, balayèrent l'assemblée, s'arrêtant un instant de trop sur Elara. Elle sentit ses poumons se contracter, comme si l'air de la pièce s'était soudainement raréfié. Thorne retira ses gants de cuir noir, doigt après doigt, avec une lenteur chirurgicale. Le cuir grimaça contre sa peau.

— Le testament de Lord Sterling est explicite, commença-t-il, sa voix était un baryton sans chaleur, un murmure de velours qui cachait des tessons de bouteille. Il prévoyait une tempête. Il ne prévoyait peut-être pas que son sang servirait d'encre à la première page de cette succession.

Il s'approcha du bureau. La mouche s'envola dans un vrombissement gras avant de revenir se poser sur la lèvre inférieure du défunt. Julian ne cilla pas. Il posa sa main nue sur le bois souillé, à quelques millimètres de la mare de sang, et pencha la tête. Il semblait humer l'agonie qui flottait encore.

— Le col du Lautaret est obstrué. Le télégraphe est mort. Nous sommes, pour une durée indéterminée, les seuls habitants de ce mausolée de pierre, reprit-il en se tournant vers eux.

D'un geste fluide, il sortit de sa poche intérieure une clé massive, en fer forgé, dont

les dents semblaient prêtes à mordre. Il se dirigea vers la porte principale de la bibliothèque, celle qui menait au reste du manoir, et l'actionna. Le mécanisme grinça, un cri de métal contre métal qui déchira les nerfs des héritiers.

— Qu'est-ce que vous faites ? bégaya Victor, sa voix montant dans les aigus.

Thorne se retourna. Un sourire qui n'atteignait pas ses yeux étira ses lèvres.

— Je sécurise le périmètre, Monsieur Sterling. L'assassin est parmi nous. Et selon les dernières volontés de votre oncle, je suis le garant de la survie du plus apte.

Il traversa la pièce vers les grandes portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse enneigée. D'un coup sec, il tira les verrous de cuivre. Le bruit fut définitif. Il fit de même pour chaque issue, chaque passage dérobé, transformant le manoir d'Ebène en une boîte hermétique. Le blizzard au-dehors redoubla de violence, une rafale faisant vibrer les boiseries avec une telle force qu'on aurait dit que le manoir lui-même respirait, une bête de pierre s'éveillant pour digérer ses occupants.

Julian s'arrêta devant Elara. Il était si près qu'elle pouvait sentir l'odeur de la neige fondue sur son manteau et celle, plus subtile, d'une eau de Cologne amère, presque médicinale. Il inclina légèrement la tête, l'observant comme un entomologiste observe une aile de papillon épinglée.

— Vous tremblez, dit-il.

Ce n'était pas une question. C'était une constatation clinique. Ses doigts, encore froids de l'extérieur, effleurèrent le poignet d'Elara. Le contact fut électrique, une brûlure glacée. Il cherchait son pouls. Il le trouva, rapide, saccadé, un petit animal piégé sous la peau fine.

— Ne craignez pas la mort qui vient de l'extérieur, murmura-t-il pour elle seule.

Craignez plutôt le silence qui va s'installer ici. Le silence permet d'entendre les pensées que l'on s'efforce d'étouffer.

Il lâcha son poignet et retourna vers le centre de la pièce, sa silhouette se découpant contre l'obscurité croissante.

— Les domestiques ont été libérés hier soir sur mon ordre, conformément aux instructions de Silas. Nous sommes seuls. Le garde-manger est plein, la cave est riche. Mais les issues resteront closes jusqu'à ce que le dernier survivant soit désigné. C'est la clause de "Purification".

Un cri étouffé s'échappa de la gorge de Lydia.

— Vous ne pouvez pas nous enfermer ici avec... avec ça ! pointa-t-elle le cadavre dont l'expression semblait s'être figée en un rictus de dédain.

— "Ça", Madame, est votre héritage, répliqua Thorne.

Il s'approcha de la cheminée où les braises mouraient. Il ramassa un tisonnier et remua les cendres, faisant remonter une colonne d'étincelles rouges qui dansèrent un instant dans le conduit avant de s'éteindre. Le froid commençait déjà à ramper sur le sol, s'insinuant sous les robes de soie et les pantalons de laine fine. Une morsure lente, méthodique.

Elara regarda les mains de Julian. Elles étaient grandes, aux doigts longs et nerveux, d'une propreté impeccable malgré la proximité du carnage. Elle imagina ces mains se refermant sur une gorge, ou manipulant une lame avec la même précision qu'il mettait à ranger ses gants.

— Le premier d'entre vous qui tentera de forcer une porte verra sa part annulée... de manière définitive, ajouta-t-il sans se retourner.

Le vent frappa de nouveau contre le manoir, un coup de boutoir qui fit gémir les fondations. Dans la bibliothèque, le tic-tac d'une horloge de parquet devint soudain assourdissant, chaque seconde tombant comme une goutte d'eau sur un crâne. *Tic. Tac. Tic.*

La mouche bleue quitta l'œil de Silas Sterling pour venir se poser sur le dos de la main d'Elara. Elle ne bougea pas. Elle sentit les petites pattes velues frôler ses pores. Elle regarda Julian. Il l'observait, un reflet sombre dans ses yeux d'acier, une promesse de tourments qui n'avaient rien de financier.

Il fit un pas vers elle, le bruit de ses bottes sur le tapis de Perse étouffé, comme le feutre d'un prédateur.

— La nuit va être longue, dit-il, sa voix glissant sur ses nerfs comme une caresse de papier de verre. Et le sang est si difficile à nettoyer quand il a eu le temps de s'imprégner dans les fibres.

Il se pencha, ramassa un petit couteau à papier en argent posé sur le bureau, maculé d'une tache brune. Il le fit tourner entre ses doigts avec une dextérité hypnotique.

— Qui veut commencer à confesser ses péchés ?

Le blizzard hurla alors une note haute, stridente, qui sembla briser quelque chose dans l'atmosphère. La lumière de la lampe vacilla une dernière fois et s'éteignit, plongeant la pièce dans un clair-obscur bleuté où seules les braises mourantes et les yeux de Julian Thorne brillaient encore.

Dans l'ombre, Elara entendit le souffle court de ses cousins, l'odeur de la peur qui commençait à supplanter celle du sang, une effluve aigre et chaude. Et au-dessus de tout, le froissement léger, presque imperceptible, du cuir des gants que Julian

remettait lentement, scellant ses mains pour le travail à venir.

Chapitre 2

Le Testament de Sang

Le craquement du sceau de cire rouge sous le pouce ganté de Julian Thorne résonna dans le silence pétrifié du bureau comme une vertèbre qui se brise. L'odeur était là, nichée dans les replis des rideaux de velours lourd : une alliance écœurante de poussière centenaire, de tabac froid et de cette effluve métallique, insistante, qui s'échappait encore du tapis où Silas avait rendu son dernier souffle. Elara sentit une goutte de sueur glacée glisser entre ses omoplates, un insecte invisible rampant le long de sa colonne vertébrale.

Julian ne pressa pas le mouvement. Il semblait savourer l'épaisseur de l'air, cette atmosphère saturée d'acide sulfurique où chaque respiration des héritiers devenait un effort conscient, bruyant, presque obscène. Il déplia le parchemin avec une lenteur chirurgicale. Le froissement du papier sec imitait le bruit de griffes sur de la soie. Ses yeux d'un gris d'acier passèrent sur l'assemblée, s'arrêtant un battement de cœur de trop sur le cou d'Elara, là où sa carotide battait une chamade désordonnée, trahissant son calme de façade.

— Silas Sterling était un homme qui méprisait la faiblesse, commença Julian, sa voix basse vibrant dans les os d'Elara plus que dans ses oreilles. Il considérait la charité comme une gangrène et la famille comme un nid de parasites.

Victor, l'aîné, laissa échapper un sifflement entre ses dents gâtées. Sa main droite, posée sur l'accoudoir d'un fauteuil Louis XV, était agitée d'un tremblement rythmique. Il tentait de l'étouffer en serrant le bois si fort que ses articulations blanchissaient jusqu'à ressembler à des perles de calcaire.

— Passez aux chiffres, Thorne, grogna Victor. Le vieux est mort. Laissons la morale aux prêtres.

Julian esquissa un sourire qui ne découvrit pas ses dents. C'était une simple tension des muscles de sa mâchoire, une expression de prédateur observant une proie s'empêtrer d'elle-même dans le filet. Il abaissa son regard sur le testament.

— Très bien. Allons au cœur de la bête. Silas a stipulé une clause unique, rédigée de sa propre main trois jours avant sa... fin prématurée. Il ne lègue pas ses biens à des noms. Il les lègue à un état de fait.

Il fit une pause, laissant le silence s'étirer jusqu'à ce qu'il devienne une douleur physique. Dehors, le blizzard frappa les vitres avec une violence telle qu'on aurait dit des mains désespérées cherchant à entrer. Une vitre vibra, un gémissement aigu qui fit sursauter Béatrice, la cadette, dont le rire nerveux s'étrangla dans sa gorge.

— "Je laisse l'intégralité du domaine d'Ébène, les comptes numérotés et chaque parcelle de l'empire Sterling à celui ou celle qui, au terme de cette veillée forcée, sera le dernier à respirer dans cette maison."

Le silence qui suivit ne fut pas un vide, mais une masse solide, étouffante. Elara sentit l'oxygène se raréfier. Les mots flottaient dans l'air comme des particules de cendres. *Le dernier à respirer.* La phrase tournait en boucle, s'incrétant dans son cerveau avec la précision d'un poinçon. Elle risqua un regard vers ses cousins. L'avidité n'était pas encore là ; elle était masquée par une confusion hébétée, une incrédulité qui se transformait lentement, sous ses yeux, en quelque chose de beaucoup plus sombre.

Le regard de Victor dériva vers le tisonnier en fer qui reposait près de la cheminée. Béatrice recula d'un pas, ses doigts griffant nerveusement les perles de son collier. L'odeur de la pièce changea. L'effluve aigre de la peur humaine, cette sueur spécifique qui sent le vinaigre et le désespoir, monta en puissance, supplantant le

parfum de cire.

— Une plaisanterie, souffla quelqu'un. C'est une plaisanterie de vieillard sénile.

— Silas n'a jamais plaisanté avec le sang, répondit Julian.

Il se leva de derrière le bureau d'acajou. Sa silhouette immense sembla absorber la faible lueur des braises. Il contourna le meuble, ses pas étouffés par le tapis imbibé, et se dirigea vers Elara. Il s'arrêta si près qu'elle put sentir le froid qui émanait de son costume noir, une température de crypte. Le cuir de ses gants craqua alors qu'il portait une main vers le visage de la jeune femme. Il ne la toucha pas, mais ses doigts gantés restèrent à quelques millimètres de sa joue, une promesse de contact qui fit se dresser chaque poil sur ses bras.

— Et vous, petite chose ? murmura-t-il pour elle seule, ignorant les autres qui commençaient déjà à s'observer avec une méfiance carnassière. Avez-vous les dents assez longues pour mordre quand la lumière s'éteindra ?

Elara ne pouvait pas répondre. Sa gorge était un tunnel de glace. Elle fixait la couture parfaite du gant de Julian, le grain de la peau morte qui recouvrait sa main. Elle imaginait la chaleur de sa paume, la force de ses doigts se refermant sur son larynx. L'obsession dans les yeux de l'exécuteur était une forme de violence en soi, une dissection mentale qu'il opérait avec une délectation impitoyable.

Soudain, un cri strident déchira l'atmosphère. Béatrice venait de renverser un guéridon en tentant de s'éloigner de Victor. Le fracas de la porcelaine brisée sonna comme le premier coup de feu d'une guerre. Les débris étincelèrent sur le sol comme des dents cassées.

— Le blizzard a coupé la route du col, annonça Julian sans quitter Elara des yeux, une lueur de triomphe malsain dans le regard. Personne n'entrera. Personne ne sortira. Le

manoir est scellé. Les règles sont simples : la survie est le seul titre de propriété valable.

Il se pencha davantage, son souffle effleurant l'oreille d'Elara. Elle sentit l'odeur de son haleine — menthe poivrée et quelque chose de plus profond, d'organique, comme de la terre fraîchement retournée.

— Je vais vous regarder, chuchota-t-il. Je vais regarder comment vous allez vous briser, ou comment vous allez apprendre à aimer le goût du fer. Ne me décevez pas. Le sang des Sterling est si beau quand il s'étale sur la neige.

Il se redressa et, d'un geste théâtral, éteignit la dernière bougie qui luttait encore sur le bureau. L'obscurité tomba comme un couperet, lourde, opaque, seulement troublée par le bleu spectral de la lune filtrant à travers le blizzard.

Dans le noir, les bruits devinrent monstrueux. Le froissement d'un vêtement devint le glissement d'un serpent. Une respiration lourde devint un râle de mort. Elara sentit une présence dans son dos, un déplacement d'air, le frisson d'un prédateur qui se met en chasse. Elle recula jusqu'à ce que son dos rencontre le mur froid, ses mains cherchant aveuglément un point d'appui, rencontrant la texture rugueuse d'une tapisserie qui sentait le moisi et l'oubli.

— Julian ? appela-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un filet de détresse.

Pas de réponse. Juste le tic-tac maniaque de la pendule de parquet dans le couloir, chaque seconde tombant comme une goutte de sang dans un seau de métal. *Tic. Tac. Tic.* Et puis, un bruit nouveau. Un glissement métallique, lent, délibéré. Quelqu'un venait de saisir le tisonnier.

Une odeur de brûlé flotta soudain — quelqu'un avait rallumé une allumette. Dans la lueur vacillante, Elara vit le visage de Victor. Ses yeux étaient exorbités, les pupilles

réduites à des têtes d'épingles, une veine battant violemment sur sa tempe. Il ne regardait plus ses frères et sœurs comme des êtres humains, mais comme des obstacles, des sacs de viande encombrants.

L'allumette s'éteignit.

Un gémissement étouffé monta du centre de la pièce, suivi d'un bruit de lutte, de tissus qui se déchirent et de corps qui s'entrechoquent lourdement contre le mobilier. Elara se laissa glisser au sol, se mettant en boule, ses ongles s'enfonçant dans la paume de ses mains jusqu'à ce qu'elle sente le liquide chaud et poisseux de son propre sang.

Elle sentit alors une main se poser sur sa tête. Une main gantée. Les doigts s'insinuèrent dans ses cheveux avec une douceur terrifiante, tirant légèrement vers l'arrière pour exposer sa gorge à l'obscurité.

— Chut, fit la voix de Julian tout près de son visage. Le spectacle ne fait que commencer, ma précieuse proie. Écoutez-les. C'est la mélodie de votre héritage.

Un cri de douleur pure, aigu, inhumain, déchira la nuit, suivi d'un craquement sec, celui d'un os qui cède. L'odeur de l'urine et des excréments se mêla soudain à celle du sang frais, signe que les sphincters s'étaient lâchés dans l'agonie. Elara ferma les yeux, mais l'image du regard d'acier de Julian restait gravée sous ses paupières, plus obsédante que la mort qui rôdait dans la pièce. Elle sentit la pression des doigts sur son crâne s'accroître, une caresse qui ressemblait à une strangulation lente, tandis que le blizzard continuait de hurler, couvrant les derniers râles de ceux qui, il y a quelques minutes encore, partageaient son nom.

Chapitre 3

Le Parfum du Cuivre

La poussière dans la Bibliothèque des Soupirs ne retombait jamais ; elle flottait en suspensions grisâtres, des milliers de fragments de peau morte et de papier décomposé dansant dans les rais de lumière anémique projetés par la lune. Elara sentit le froid du bois d'acajou contre ses omoplates avant même de réaliser qu'elle reculait. Ses talons s'enfoncèrent dans l'épais tapis cramoisi, un tissu si vieux qu'il semblait gorgé de fluides anciens, exhalant une odeur de renfermé et de moisissure sucrée à chaque pas.

Derrière elle, les reliures en cuir des ouvrages s'alignaient comme les vertèbres d'un titan pétrifié. Devant elle, Julian Thorne n'était qu'une silhouette découpée dans l'obscurité, un vide plus noir que la nuit, dont seule la respiration, lente, cadencée, trahissait la présence.

— Vous tremblez, Elara.

Le son de sa voix n'était qu'un murmure, mais il sembla ramper sur sa peau comme une colonie d'insectes. Il fit un pas. Le cuir de ses bottes grinça contre le sol, un bruit sec, chirurgical. L'odeur arriva avant lui : un mélange écoeurant de cologne à la bergamote, de cire d'abeille et ce parfum métallique, lourd, indéniable, qui s'accroche aux vêtements après qu'on a ouvert une veine. Le cuivre. Il en était imprégné.

Il leva une main. Le cuir noir de son gant brilla sous l'éclat lunaire. Elara fixa la couture fine qui courait le long de l'index, une ligne de points noirs serrés comme une suture mal refermée. Elle entendit le froissement du matériau alors qu'il fermait et ouvrait le poing, un bruit de succion étouffé, organique.

Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut à quelques millimètres d'elle. La chaleur qui émanait de son corps était une insulte au froid de la pièce. Il posa ses mains de chaque côté de sa tête, les gants s'écrasant contre les dos des livres avec un soupir de cuir compressé. Elara était prise au piège dans une cage de peau morte.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Elle ne put s'y résoudre. Ses yeux étaient fixés sur le nœud de sa cravate, d'un noir abyssal, et sur le battement régulier de la carotide de Julian. Elle voyait la petite pulsation sous la peau pâle de son cou, un rythme animal qui contrastait avec son immobilité de statue. Un tic nerveux fit tressaillir la paupière gauche d'Elara. Sa propre respiration était devenue un sifflement court, une lutte pour arracher de l'oxygène à cet air saturé de poussière et de mort.

Soudain, le cuir froid entra en contact avec sa mâchoire.

L'index de Julian suivit la ligne de son menton, une caresse lente, délibérée. La texture du gant était étrange, presque trop lisse, comme une membrane dépourvue de pores. Elle sentit la pression ferme, l'autorité de ce toucher qui ne demandait pas la permission. Il força son visage vers le haut.

— Vos yeux, Elara. Je veux voir la pupille se dilater. Je veux voir le moment exact où vous réaliserez que personne ne viendra ouvrir cette porte.

Elle fut forcée de plonger dans ce regard d'acier. Les yeux de Julian n'avaient aucune profondeur ; ils étaient des miroirs gris qui renvoyaient sa propre image déformée par la panique. Une goutte de sueur glacée glissa entre ses omoplates. Le silence de la bibliothèque était si dense qu'elle entendait le frottement de ses propres cils contre sa peau.

— Votre oncle est mort dans cette pièce, murmura-t-il, s'approchant si près que son souffle, chaud et teinté d'amertume, vint mourir sur ses lèvres. Juste là, sur ce bureau. Le sang a coulé dans les rainures du bois. Il a fallu beaucoup de temps pour que le râle s'arrête. Le cuivre... vous le sentez, n'est-ce pas ? Il est partout. Dans les rideaux. Dans vos cheveux.

Il resserra sa prise. Les doigts gantés s'enfoncèrent dans ses joues, écrasant la chair contre ses dents. Elara sentit le goût salé du sang dans sa bouche ; elle s'était mordu l'intérieur de la joue sans s'en rendre compte.

— Dites-moi, ma précieuse héritière... qu'avez-vous ressenti quand vous avez entendu le cri de votre cousin ? Ce craquement d'os... c'était comme une branche qui casse sous le givre, n'est-ce pas ? Un son si net. Si définitif.

Elle voulut hurler, mais le son resta bloqué dans sa gorge, une masse visqueuse de terreur. Ses mains, qui tentaient de le repousser, rencontrèrent le tissu de son veston, froid et dur comme une armure. Elle griffa l'étoffe, mais Julian ne cilla pas. Il semblait se nourrir de son spasme de détresse.

Il déplaça sa main vers son cou. Le pouce ganté vint se poser sur sa trachée. Elle sentit la force tranquille, la promesse d'une strangulation qui pourrait survenir à tout instant si elle cessait de le fasciner. Le cuir grinça contre sa gorge. L'odeur du cuivre devint soudainement insupportable, une marée métallique qui lui donnait la nausée.

— Vous êtes la seule chose vivante dans ce mausolée, Elara. La seule chose qui bat encore. Et c'est pour cela que vous êtes suspecte.

Il pencha la tête, un mouvement saccadé, presque aviaire. Une mèche de ses cheveux sombres tomba sur son front, mais son visage resta d'une impassibilité de marbre. Seule une légère dilatation de ses narines trahissait son excitation. Il savourait l'odeur de sa peur, cette effluve acide qui sature la sueur.

— Est-ce vous qui avez tenu la lame ? Est-ce que vos petites mains blanches ont senti la chaleur de la vie qui s'échappe ?

Il pressa davantage. Elara ouvrit la bouche pour chercher de l'air, mais elle n'aspira que le parfum de Julian et la poussière des siècles. Ses poumons brûlaient. Des taches sombres commencèrent à danser à la périphérie de sa vision, se mêlant aux ombres des étagères. Elle vit, ou crut voir, une mouche grasse se poser sur le gant de Julian, frottant ses pattes avec une lenteur obscène avant de s'envoler vers l'obscurité du plafond.

— Répondez-moi, exigea-t-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement sourd qui fit vibrer la cage thoracique de la jeune femme. Saignez-vous pour eux, Elara ? Ou saignez-vous pour moi ?

Le gant remonta, l'index s'insinuant dans sa bouche, forçant le passage entre ses lèvres tremblantes. Le goût du cuir — amer, chimique, tanné avec une précision cruelle — envahit ses sens. Elle ne pouvait plus fermer les dents. Elle était offerte, ouverte, sa dignité s'effilochant dans le silence de la bibliothèque.

Dehors, le blizzard heurta les hautes fenêtres avec une violence renouvelée, faisant vibrer les vitres dans leurs cadres de plomb. Le gémissement du vent ressemblait à un chœur de damnés, mais dans la pièce, il n'y avait que le son du cuir contre la chair.

Julian retira son doigt avec une lenteur de prédateur, laissant un filet de salive briller sur le gant noir. Il ne la lâchait pas. Il l'étudiait comme un entomologiste observe un spécimen épinglé, s'attardant sur le tremblement convulsif de ses épaules.

— Vous ne savez pas encore ce que vous êtes, murmura-t-il en approchant ses lèvres de son oreille, sa voix n'étant plus qu'un souffle humide. Mais je vais vous sculpter. Je vais éplucher chaque couche de votre mensonge jusqu'à ce qu'il ne reste que l'os.

Et alors, seulement alors, vous serez digne de ce nom.

Il relâcha soudainement la pression. Elara s'effondra contre les livres, ses jambes se dérobaient sous elle. Elle haleta, chaque inspiration étant une agonie de froid dans sa gorge irritée. Elle restait là, recroquevillée sur le tapis, tandis que Julian Thorne s'éloignait vers le centre de la pièce, sa silhouette se fondant à nouveau dans le velours des ténèbres.

Il s'arrêta près du bureau où Silas Sterling avait rendu l'âme. Il passa sa main gantée sur la surface de bois sombre, un geste presque tendre.

— Ne dormez pas, Elara, dit-il sans se retourner. La nuit est longue, et les ombres de cette maison ont très faim.

Il quitta la pièce sans un bruit, ne laissant derrière lui que l'odeur persistante du cuivre et le souvenir insupportable de la pression du cuir contre sa peau. Dans le silence retrouvé, Elara entendit un petit bruit sec. Une goutte de sang, échappée de sa joue meurtrie, venait de s'écraser sur le tapis cramoisi, disparaissant instantanément dans la fibre sombre, comme si le manoir lui-même venait d'accepter son premier tribut.

Chapitre 4

L'Offrande sous le Matelas

Le verrou grinça, un gémissement de métal sec qui résonna dans le vide de la cage thoracique d'Elara bien plus fort que dans la pièce elle-même. La porte était close, mais l'intimité était une illusion que le Manoir d'Ebène ne tolérait pas. L'air de la chambre était saturé d'une odeur de cire froide et de poussière rance, une atmosphère de mausolée où chaque particule de lumière semblait mourir avant d'atteindre le sol. Elara resta immobile, le dos pressé contre le bois de la porte, les doigts crispés sur la poignée glacée. Sa joue, là où le cuir des gants de Julian Thorne avait pressé un instant plus tôt, brûlait d'une chaleur malade, une marque invisible qui battait au rythme de son cœur affolé.

Le silence n'était pas vide. Il était peuplé par le craquement des boiseries travaillées par le gel et le sifflement du blizzard qui griffait les vitraux, cherchant une faille dans la pierre millénaire. Ses jambes tremblaient, une vibration fine, incessante, qui remontait de ses chevilles jusqu'à son bassin. Elle fit un pas, puis deux, ses pieds s'enfonçant dans l'épaisse moquette dont la couleur, d'un pourpre trop sombre, rappelait le sang veineux.

Elle devait s'allonger. Faire cesser ce vertige qui transformait les ombres des meubles en silhouettes accroupies, prêtes à bondir. Le lit à baldaquin trônait au centre de la pièce comme un autel sacrificiel, ses courtines de velours noir pendant lamentablement. Elara s'approcha, ses narines saisissant une effluve soudaine, discordante : l'odeur métallique du fer mêlée à la douceur écœurante d'une rose fanée.

Elle s'assit sur le bord du matelas. Un bruit de froissement inhabituel monta des profondeurs du sommier. Ce n'était pas le craquement du bois, ni le soupir des

plumes. C'était le son d'un secret que l'on écrase.

Sa main descendit lentement le long du drap de lin, ses phalanges blanchissant sous l'effort de ne pas reculer. Elle glissa ses doigts entre le matelas et le cadre de bois sculpté. Le contact fut un choc électrique. Quelque chose de froid. Quelque chose de dur. Quelque chose de visqueux qui colla instantanément à la pulpe de son index.

Elle tira l'objet à elle dans un geste convulsif.

C'était un rasoir à main levée, une lame d'acier de Solingen dont le manche en ivoire était jauni par le temps. Mais l'ivoire n'était plus blanc. Il était maculé de traînées brunes, sèches, incrustées dans les fines ciselures de l'objet. Une croûte sombre s'écailla sous l'ongle d'Elara, tombant sur ses genoux comme une poussière de mort. La lame, légèrement entrouverte, brillait d'un éclat malveillant sous la lueur vacillante d'une bougie mourante.

Le souffle d'Elara se bloqua dans sa trachée. Une image percuta son esprit, brève comme un éclair de foudre : une main blanche, la sienne, agrippant un objet similaire dans la pénombre d'un couloir. Un éclat d'argent. Un cri étouffé par le velours. Puis le noir. Un gouffre de plusieurs heures dans sa mémoire, une tache d'encre sur le parchemin de sa conscience.

Était-ce elle ? Avait-elle ouvert la gorge de Silas ?

Ses doigts se mirent à fourmiller. Une nausée acide monta de son estomac, lui brûlant l'œsophage. Elle fixa la lame, cherchant un reflet, une preuve, n'importe quoi qui ne soit pas cette certitude rampante. Une mouche, sortie d'on ne sait où malgré le froid polaire, vint se poser sur le tranchant souillé. Elle frotta ses pattes de derrière avec une lenteur obscène, se délectant des résidus de chair et de sang séché. Elara ne pouvait pas détacher ses yeux de l'insecte. Le bourdonnement de la mouche devint un vrombissement assourdissant dans ses oreilles, se confondant avec le bruit de son

propre sang frappant ses tempes.

Soudain, une sensation de picotement lui parcourut la nuque. Une caresse invisible, glaciale, qui fit se dresser chaque poil de son corps.

Elle n'était pas seule.

Ses yeux dérivèrent lentement, avec la terreur d'un animal pris au piège, vers la porte. Dans le bois sombre, juste en dessous de la poignée, le trou de la serrure était une petite bouche noire, béante. Et là, derrière le vide, quelque chose bougea.

Un iris gris acier. Fixe. Dilaté.

Julian.

Il était là, de l'autre côté. Elle pouvait presque sentir la chaleur de son souffle passer à travers la fente, l'odeur du cuir de ses gants, ce parfum de santal et de mort qui le suivait comme une ombre. Il ne frappait pas. Il n'entrait pas. Il se contentait de boire son agonie. Il observait la façon dont elle tenait l'arme, la façon dont ses doigts tachaient de sueur le sang de Silas. Il sculptait son silence avec la précision d'un chirurgien, attendant que la panique la brise totalement.

Elara voulut crier, mais sa gorge n'était plus qu'un tube de glace. Elle voulut lâcher le rasoir, mais ses muscles étaient tétanisés, ses doigts soudés à l'ivoire comme si l'arme faisait désormais partie de son propre corps. Elle vit l'œil derrière la serrure se plisser légèrement. Un sourire. Elle pouvait deviner le sourire cruel qui étirait les lèvres de l'exécuteur dans le couloir sombre.

Il savait. Il avait toujours su. Peut-être même avait-il placé l'objet là, juste pour savourer ce moment précis où elle douterait de sa propre âme.

Une goutte de sueur perla sur le front d'Elara et roula lentement le long de son nez avant de s'écraser sur la lame. Le liquide clair dilua une infime portion de la croûte brune, révélant l'acier poli en dessous. Un miroir déformant où elle vit son propre reflet : des yeux hagards, une bouche tordue par une terreur sans nom, une créature déjà condamnée.

Le plancher grinça dans le couloir. Un pas lent, délibéré. Puis un autre. Julian s'éloignait, mais le poids de son regard restait ancré dans la pièce, une présence physique qui l'étouffait.

Elle baissa les yeux sur ses mains. Elles étaient rouges. Pas du sang séché du rasoir, mais d'une rougeur vive, pulsante, le sang qui affluait sous sa peau à force de serrer l'ivoire. Elle se mit à gratter frénétiquement le matelas avec sa main libre, cherchant à cacher l'objet, à l'enfouir si profondément que même le diable ne pourrait le retrouver. Ses ongles s'accrochèrent dans la trame du tissu, un bruit de déchirure strident qui lui arracha un sanglot sec.

Elle fourra le rasoir dans l'entaille qu'elle venait de créer, enfonçant son bras jusqu'au coude dans le rembourrage de crin et de laine. Le contact était répugnant, comme si elle fouillait dans les entrailles d'une bête morte. Elle sentit la lame lui entamer la paume, une coupure fine, presque indolore au début, mais qui se mit soudain à brûler comme un fer rouge.

Elle retira sa main. Une ligne écarlate barrait sa ligne de vie. Le sang, frais cette fois, se mit à perler, s'écoulant en un mince filet qui rejoignit les taches anciennes sur le matelas.

Le blizzard hurla plus fort, une plainte inhumaine qui semblait sortir des murs eux-mêmes. Elara se recroquevilla sur le lit, pressant sa main blessée contre sa poitrine, sentant le fer et le sel sur ses lèvres. Elle fixa la serrure, ce petit œil noir qui ne la quittait plus, même si Julian n'était plus là. Elle savait que la nuit ne faisait que

commencer, et que dans les recoins du Manoir d'Ebène, quelque chose attendait qu'elle s'endorme pour lui murmurer à l'oreille le nom de sa prochaine victime.

Elle ne dormirait pas. Elle resterait là, dans l'odeur de sa propre peur et du sang de son père, tandis que l'ombre de l'exécuteur continuait de grandir sous la porte, s'étirant vers elle comme une main gantée de noir prête à lui briser la nuque. Ses dents se mirent à claquer, un rythme erratique, brisé, le seul son qui meublait désormais l'immensité glacée de sa prison de pierre. Chaque tic-tac de la pendule dans le hall semblait être le bruit d'un couperet qui tombe, encore et encore, dans le silence insoutenable de sa mémoire en lambeaux.

Chapitre 5

L'Opiomane Disparu

L'air du couloir s'engouffra dans la chambre comme un souffle de caveau, porteur d'une odeur de cire froide et d'une pointe d'ammoniaque qui fit piquer les narines d'Elara. Julian se tenait sur le seuil, une ombre découpée avec une précision chirurgicale contre la lueur vacillante des appliques murales. Le cuir de ses gants produisit un craquement sec, presque organique, alors qu'il serrait le pommeau d'ébène de sa canne. Il ne parla pas tout de suite, se contentant d'observer le tremblement de la mâchoire d'Elara, le petit tressaillement de sa paupière gauche qui trahissait l'effondrement de ses remparts intérieurs.

— Venez, murmura-t-il enfin. Le silence de la nuit a été brisé par une discordance que vous vous devez d'entendre.

Sa voix était un velours râpeux, une caresse qui laissait des griffures. Elara se leva, ses jambes de coton menaçant de se dérober sous elle. Chaque pas vers lui ressemblait à une marche vers l'échafaud. En passant devant lui, elle sentit la chaleur animale qui irradiait de son corps malgré la froideur de la pierre, un parfum de santal mêlé à quelque chose de métallique, d'âcre. Il ne la toucha pas, mais elle sentit l'air se déplacer derrière elle, une présence lourde, prédatrice, qui l'escortait dans la descente vers le Grand Hall.

Le froid s'intensifia à mesure qu'ils approchaient du cœur du manoir. Les marches de marbre absorbaient le son de leurs pas, ne laissant que le froissement de la robe de soie d'Elara et le rythme régulier, obsédant, de la canne de Julian sur le sol. En bas, les lustres de cristal ne diffusaient qu'une lumière moribonde, jetant des ombres distordues sur les murs tapissés de trophées de chasse aux yeux de verre fixes.

Au centre de l'immense tapis persan, Victor était agenouillé, ou plutôt effondré sur lui-même dans une posture d'adoration grotesque. Sa tête était renversée en arrière, exposant une gorge où les veines saillaient comme des cordages bleutés sous une peau de parchemin. Une mouche bleue, solitaire et grasse, vrombissait avec une insistance écœurante autour de sa bouche entrouverte, là où une écume fine, presque perlée, s'était figée.

— Regardez-le bien, Elara, fit la voix de Julian tout près de son oreille. Ne détournez pas les yeux. L'impolitesse envers les morts est un péché que je ne saurais tolérer.

Il posa une main gantée sur l'épaule de la jeune femme, ses doigts s'enfonçant légèrement dans la chair, la guidant vers la carcasse de son cousin. L'odeur de Victor était déjà celle de la décomposition imminente, mêlée à l'effluve douceuse et poivrée de l'opium et à l'amertume toxique de l'aconit. Dans son bras gauche, plantée avec une brutalité qui avait fait éclater les petits vaisseaux périphériques, une seringue d'argent brillait sous les chandelles. Le piston était enfoncé au maximum.

Julian s'accroupit, entraînant Elara dans son mouvement, la forçant à s'agenouiller dans le cercle d'ombre du défunt.

— Touchez sa main, ordonna-t-il doucement.

Elara sentit un spasme de dégoût remonter de son estomac. Elle secoua la tête, les larmes piquant ses yeux, mais la poigne de Julian sur sa nuque se fit plus ferme, presque tendre, tandis qu'il la poussait en avant.

— Touchez-la. Sentez la transition. C'est ici que l'héritage commence à prendre sa véritable forme. Le poids de la chair sans l'esprit.

Elle avança une main tremblante. Ses doigts effleurèrent la peau de Victor. C'était du

cuir mouillé, une surface sans élasticité, glaciale d'une manière que le blizzard au-dehors ne pourrait jamais imiter. Elle sentit la rigidité des tendons, le froid qui semblait vouloir ramper le long de ses propres doigts pour infecter son sang.

— Voyez-vous ces taches ? pointa Julian d'un doigt ganté, désignant les lividités violacées qui commençaient à marquer le bas du visage de Victor. Le sang obéit à la gravité, Elara. Il abandonne les hauteurs pour stagner dans les profondeurs. Comme votre famille.

Il se rapprocha encore, son souffle chaud venant frapper la tempe d'Elara. Il saisit la main de la jeune femme dans la sienne et, avec une lenteur calculée, il guida l'index d'Elara vers la seringue toujours fichée dans le muscle.

— L'aconit est une amante jalouse, murmura Julian. Elle fige le cœur dans une étreinte de fer. Victor a senti chaque battement devenir plus lourd, plus laborieux, jusqu'à ce que sa poitrine ne soit plus qu'un coffre-fort scellé. Est-ce un suicide, à votre avis ? Ou un dernier cadeau offert par l'un de vos frères ?

Le regard de Julian plongea dans celui d'Elara. Ses yeux d'acier semblaient sonder les moindres recoins de sa panique, s'abreuvant de la dilatation de ses pupilles. Il prit la seringue entre deux doigts et la retira d'un coup sec. Un mince filet de sang noir, presque solide, perla de la ponction.

— Vous tremblez, Elara. C'est délicieux. Ce petit battement, là, dans votre gorge... On dirait un oiseau pris au piège dans une cage de porcelaine.

Il approcha la pointe de l'aiguille souillée du visage de la jeune femme. Une goutte de poison et de sang mort resta suspendue à l'extrémité, oscillant dangereusement au-dessus de sa lèvre inférieure. Elara ne pouvait plus respirer. L'air était devenu une mélasse épaisse, saturée de la présence de Julian et de la finitude de Victor.

— Le testament est clair, reprit-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement sourd au fond de sa poitrine. "Saigne pour moi". Victor a saigné, mais il n'a pas su offrir son sang avec la noblesse requise. Il est mort comme un chien, la bave aux lèvres.

Soudain, Julian attrapa le poignet d'Elara avec une force qui lui arracha un gémissement étouffé. Il retourna sa main, exposant la paume blanche, et y déposa la seringue vide, encore tiède de la chair du mort.

— Gardez-la. Un souvenir de cette nuit où vous avez compris que le Manoir d'Ebène ne nourrit que ceux qui acceptent de dévorer les autres.

Il se redressa d'un mouvement fluide, sans effort, dominant sa silhouette prostrée. La mouche bleue quitta le cadavre pour venir tournoyer autour de la tête d'Elara, son bourdonnement emplissant l'espace entre ses oreilles comme un cri de démence. Julian lissa le revers de son manteau, son visage redevenant un masque de marbre impassible.

— Allez vous laver, Elara. L'odeur de la mort ne vous va pas encore au teint. Mais ne vous frottez pas trop fort... je voudrais que vous vous souveniez de la sensation de sa peau contre la vôtre. C'est le futur qui vous effleure.

Il fit un pas de côté, s'effaçant dans l'obscurité d'un renfoncement, laissant Elara seule avec le cadavre dont les yeux vitreux semblaient maintenant fixer la seringue dans sa main. Le tic-tac de l'horloge dans le hall reprit sa course, chaque seconde tombant comme un couperet sur le silence, tandis qu'au-dehors, le blizzard hurlait contre les vitres, un chœur de damnés réclamant leur part de viande froide. Elle serra l'instrument de mort contre sa poitrine, sentant la pointe de l'aiguille piquer son derme à travers le tissu fin, une douleur minuscule qui était la seule chose réelle dans ce cauchemar de pierre et de sang.

Chapitre 6

La Cène des Vices

L'argenterie grinça contre la porcelaine fine, un bruit de dents limées sur de l'émail qui ricochait contre les boiseries sombres de la salle à manger. Sous le plafond voûté, l'air stagnait, chargé d'une odeur de cire fondue, de lys en décomposition et du fumet métallique d'un rôti de venaison qui suait son sang dans un plat de vermeil. Ils étaient six autour de l'immense table d'acajou, six ombres décharnées par l'avarice, mais Elara ne voyait que les mains de Julian Thorne. Des mains gantées de cuir noir, d'une souplesse obscène, qui maniaient le couteau de service avec une précision chirurgicale. Chaque mouvement tranchait le silence autant que la chair.

À sa gauche, Sebastian Sterling épongeait une goutte de sueur qui perlait à la racine de ses cheveux gras. Le tic nerveux de sa paupière s'était intensifié depuis la découverte du corps de leur père ; un battement frénétique, comme une aile de mouche prisonnière derrière la peau. En face, Clara broyait son verre de cristal entre ses doigts exsangues, ses yeux injectés de sang fixant le vide. Personne ne mangeait. L'estomac d'Elara s'était resserré en un nœud de fer, une crampe qui pulsait au rythme du blizzard frappant les vitraux.

— Le vin est acide, n'est-ce pas, Sebastian ?

La voix de Julian tomba dans la pièce comme une lame froide. Il n'avait pas levé les yeux de son assiette. Il ne mangeait pas, il disséquait une mûre sauvage, la pressant lentement jusqu'à ce que le jus pourpre s'écoule sur le blanc immaculé de la céramique.

Sebastian sursauta, son verre heurtant le rebord de la table dans un tintement aigu.

— C'est... c'est le cellier, Julian. Le froid a dû altérer les fûts.

— Ou peut-être est-ce le goût de la culpabilité qui fermente sur votre langue, murmura l'exécuteur. Elle a souvent cette amertume de cuivre et de bile.

Elara sentit le regard de Julian glisser vers elle, une pression physique, presque moite. Elle redressa son buste, lissant la soie de sa robe noire, ses doigts effleurant la marque invisible que la seringue avait laissée sur sa cuisse quelques heures plus tôt. Elle devait reprendre le contrôle. Elle n'était pas une proie, elle était l'Héritière. Elle se pencha légèrement en avant, laissant la lumière des candélabres danser dans ses pupilles dilatées, et esquissa un sourire qui ne toucha pas ses yeux.

— Julian, mon cher Julian... vous jouez les inquisiteurs pour masquer votre propre appétit, lança-t-elle, sa voix plus stable qu'elle ne l'aurait cru. Nous sommes tous ici pour la même chose. Le testament est clair. Pourquoi prolonger cette agonie ? Dites-nous ce que vous cherchez réellement. Ma main sous la table ? Ou le contenu du coffre ?

Un silence de plomb s'abattit. Clara étouffa un hoquet de dégoût. Sebastian s'immobilisa, la bouche entrouverte. Julian posa lentement son couteau. Le froissement de son gant de cuir, un son sec, presque érotique dans cette atmosphère de deuil, fit frissonner Elara jusqu'à la moelle. Il tourna lentement la tête vers elle, son visage restant un masque de marbre dont seules les narines frémissaient imperceptiblement.

— Vous essayez de me séduire, Elara ? demanda-t-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement sourd qui semblait vibrer dans le plancher. Devant les cadavres encore chauds de votre lignée ? C'est un jeu dangereux. On ne flatte pas la gueule d'un loup pour l'empêcher de mordre. On vérifie d'abord si l'on a assez de chair à lui offrir pour le rassasier.

Il se leva d'un mouvement fluide, sans un bruit, sa silhouette de prédateur dévorant l'espace. Il contourna la table, ses pas étouffés par le tapis de Perse dont les motifs rouges semblaient boire l'ombre. Il s'arrêta derrière Clara. La jeune femme se figea, ses épaules remontant jusqu'à ses oreilles, ses poumons sifflant dans un effort désespéré pour ne pas respirer l'odeur de cuir et de santal qui émanait de lui.

Julian posa une main gantée sur l'épaule de Clara. Il serra. On entendit le craquement sourd des os de la clavicule sous le tissu de la robe de deuil. Clara laissa échapper un gémissement étranglé, mais n'osa pas bouger.

— Regardez-les, Elara, dit Julian en balayant la table du regard, son mépris suintant comme du venin. Sebastian, qui tremble comme une feuille morte à l'idée que je fouille ses comptes truqués. Clara, dont les mains sont si sales qu'elle ne peut plus les laver, même dans le sang de son propre père. Ils ne sont que du bruit. Des parasites qui s'agitent dans un bocal en attendant que le couvercle se referme.

Il relâcha Clara, qui s'effondra presque sur la table, et continua sa marche vers Elara. Sebastian tenta d'intervenir, sa voix n'étant plus qu'un couinement pathétique.

— Thorne, vous n'avez pas le droit de nous...

Julian ne le regarda même pas. D'un geste brusque, il renversa une bouteille de vin rouge sur la nappe blanche devant Sebastian. Le liquide se répandit en une flaque sombre, s'imprégnant dans les fibres, se rapprochant dangereusement du pantalon de l'héritier qui recula sa chaise dans un vacarme de bois frotté.

— Taisez-vous, Sebastian. Votre seule fonction ici est de servir de décor à la tragédie. Vous n'êtes même pas digne d'être une victime. Vous êtes un déchet organique que le blizzard finira par emporter.

Il était maintenant juste derrière Elara. Elle sentait la chaleur de son corps, une chaleur artificielle, presque fiévreuse, qui contrastait avec le froid polaire de la pièce. Il se pencha. Son souffle, glacé et pourtant brûlant, effleura le lobe de son oreille. Elle ferma les yeux, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau affolé dans une cage de verre.

— Ils ne méritent pas mon attention, murmura-t-il pour elle seule, bien que le silence fût si absolu que chaque héritier pouvait entendre son arrêt de mort. Seule votre terreur est pure, Elara. Elle a un éclat que leur cupidité ne pourra jamais égaler. Vous sentez cette odeur ? C'est celle de la fin.

Il passa un doigt ganté le long de son cou, une caresse lente, appuyée, qui suivait la ligne de sa carotide. Elle sentait le cuir grainé contre sa peau, une sensation étouffante, une promesse d'étranglement. Elle voulait hurler, courir, s'enfoncer les ongles dans les yeux pour ne plus voir ce sourire invisible qui se dessinait dans l'ombre de son cou. Mais elle resta immobile, fascinée par sa propre destruction.

Soudain, Julian saisit une fourchette en argent sur la table et la planta violemment dans la table, à quelques millimètres des doigts d'Elara. Le métal vibra longtemps, un son strident qui déchira le tympan.

— Le dîner est terminé, déclara-t-il d'une voix de fer, se redressant. Sortez. Tous. Sauf elle.

Sebastian et Clara ne se le firent pas dire deux fois. Ils s'enfuirent, trébuchant l'un sur l'autre, leurs pas précipités résonnant dans le hall comme ceux de rats fuyant un incendie. La lourde porte de chêne se referma dans un claquement sourd, laissant Elara seule avec le monstre.

Le silence revint, plus lourd, plus gras. Julian contourna la chaise et s'assit sur le bord de la table, juste devant elle, dominant sa silhouette fragile. Il retira lentement son

gant droit, dent par dent, révélant une main d'une pâleur cadavérique, aux longs doigts nerveux.

— Vous vouliez me manipuler, Darling ? demanda-t-il en penchant la tête sur le côté, un tic convulsif agitant le coin de sa lèvre. Vous vouliez utiliser ce petit corps tremblant pour m'amadouer ?

Il tendit sa main nue. Elara recula, mais le dossier de sa chaise la bloquait. Il lui saisit le menton, forçant son visage vers le sien. Sa peau était d'un froid inhumain, le contact d'un marbre sorti d'un caveau.

— Regardez-moi, ordonna-t-il.

Elle ouvrit les yeux. Ses pupilles à lui étaient si dilatées qu'elles avalaient l'iris, deux puits d'encre sans fond. À cet instant, le vent hurla plus fort, une vitre se brisa quelque part dans les étages supérieurs, et le bruit de l'éclat de verre ressembla à un cri humain.

— Vous ne possédez rien ici, Elara. Ni ce manoir, ni votre vie, ni même votre peur. Tout m'appartient. Je vais vous dépouiller de chaque certitude, de chaque lambeau de dignité, jusqu'à ce qu'il ne reste que ce noyau de terreur brute que je sens battre ici, sous ma paume.

Il descendit sa main vers sa gorge, serrant juste assez pour entraver sa respiration. Elara ouvrit la bouche pour aspirer de l'air, mais ne rencontra que l'odeur de la poussière et du sang séché. Ses yeux se remplirent de larmes involontaires, brouillant la silhouette noire de Julian qui semblait s'étendre, se fondre dans les ombres de la pièce.

— Saignez pour moi, Darling, murmura-t-il avec une tendresse atroce. Pas avec une lame. Saignez de l'intérieur. Laissez votre âme s'écouler goutte à goutte dans mes

mains. C'est le seul testament que je reconnaîtrai.

Il relâcha brusquement sa prise. Elara s'effondra en avant, haletante, ses mains griffant la nappe. Quand elle releva la tête, il était déjà à la porte, sa silhouette découpée par la lueur blafarde du couloir.

— Demain, Sebastian ne sera plus là, dit-il sans se retourner. Essayez de ne pas glisser sur ce qu'il laissera derrière lui.

Le battement de l'horloge dans le hall reprit, lourd, implacable. *Tac. Tac. Tac.* Chaque seconde était un clou enfoncé dans le cercueil de la nuit. Elara resta seule, entourée des restes du festin, tandis que sur la nappe, la tache de vin rouge continuait de s'étendre, sombre et vorace, comme une flaque de sang qui ne s'arrêterait jamais de couler.

Chapitre 7

L'Étreinte de la Serre

L'humidité frappa son visage comme une flanelle trempée dans de l'eau tiède, une caresse poisseuse qui lui arracha un haut-le-cœur. Derrière les doubles portes de fer forgé, la serre d'hiver ne respirait pas ; elle transpirait. L'odeur était un mélange écœurant de terreau noir, de jasmin surmaturé et de la décomposition sucrée des feuilles mortes que personne ne ramassait plus. Au-dessus d'Elara, les vitrages croulaient sous le poids de la neige et du givre, transformant la lumière du jour en une lueur laiteuse, aveugle, comme l'œil d'un mort.

Ploc. Ploc.

Une goutte de condensation tomba d'une poutre métallique, s'écrasant précisément dans le creux de sa nuque. Le froid de l'eau lui fit l'effet d'une aiguille. Elle frissonna, ses doigts se resserrant instinctivement sur la poignée de nacre dissimulée dans le pli de sa robe de chambre. Le métal de la petite lame de bureau, volée dans le cabinet de Silas, était la seule chose solide, la seule chose réelle dans ce brouillard vert et étouffant.

— Les **Aconitum napellus** ont une préférence pour l'ombre, murmura une voix qui semblait naître directement du feuillage. Elles sont timides. Mais une seule de leurs racines broyées peut paralyser un cœur en moins de dix minutes.

Elara sursauta, son souffle se bloquant dans sa gorge. Julian était là, à quelques pas, presque invisible derrière les larges feuilles découpées d'un monstera géant. Il ne portait pas sa veste. Ses manches de chemise blanche étaient retroussées, révélant des avant-bras tendineux, et ses mains étaient, comme toujours, emprisonnées dans le cuir

noir de ses gants. Il tenait un petit sécateur d'argent, dont les lames brillaient d'un éclat chirurgical.

Il s'avança lentement. Le froissement de ses semelles sur le gravier humide résonnait comme un broyage d'os. Elara recula, mais le tronc rugueux d'un palmier nain lui heurta les omoplates. L'air devint plus dense, chargé de l'effluve de l'humus et de quelque chose d'autre, de plus métallique. L'odeur de Julian. Un mélange de savon à barbe coûteux et de froid absolu.

— Vous tremblez, Darling. Est-ce la fièvre de la serre ou la perspective de ce qui rampe dans les coins ?

Il était si près maintenant qu'elle pouvait voir le reflet de sa propre silhouette terrorisée dans ses prunelles d'acier. Il ne clignait pas des yeux. Jamais. C'était un tic fascinant et horrible ; il fixait sa proie comme s'il craignait qu'une seconde d'inattention ne la fasse s'évaporer. Il leva une main gantée et, d'un geste d'une lenteur atroce, écarta une mèche de cheveux collée par la sueur sur le front d'Elara. Le cuir était froid, lisse, étranger à la chaleur de sa peau.

— Je n'ai pas peur de vous, parvint-elle à articuler, bien que sa voix ne soit qu'un souffle éraillé.

Un sourire imperceptible étira les lèvres de Julian. Ce n'était pas un sourire de plaisir, mais une contraction musculaire, une démonstration de dents.

— Le mensonge est une plante qui pousse vite dans ce manoir, dit-il d'une voix basse, presque une vibration dans sa poitrine. Mais il finit toujours par étouffer celui qui le sème.

Soudain, sa main descendit. Elle ne s'arrêta pas à sa gorge. Elle glissa le long de son épaule, pressant le tissu fin de sa robe contre sa chair, avant de s'immobiliser

exactement là où la lame était cachée. Elara sentit son cœur cogner contre ses côtes, un oiseau affolé battant des ailes dans une cage trop petite.

Julian exerça une pression. La pointe du couteau, à travers le tissu, s'enfonça légèrement dans la hanche d'Elara. Une douleur aiguë, délicieuse et révoltante, l'envahit.

— Vous portez une dent de fer, murmura-t-il à son oreille. Est-ce pour vous protéger des loups, ou pour m'offrir le sacrifice que j'attends ?

Il ne lui laissa pas le temps de répondre. Sa main libre s'engouffra dans la poche de la robe, ses doigts gantés se refermant sur le poignet d'Elara. Il le tordit avec une force brutale, sans effort apparent, la forçant à lâcher l'arme qui tomba dans le terreau avec un bruit sourd. Il la plaqua contre le tronc du palmier, son corps massif agissant comme un étau. L'écorce grattait la peau nue du dos d'Elara, tandis que devant elle, Julian représentait une muraille de muscles et de détermination froide.

Il pencha la tête, humant la jonction de son cou et de son épaule. Elara ferma les yeux, la tête renversée. La chaleur de la serre semblait augmenter d'un cran. La sueur coulait désormais librement entre ses seins, une trace de sel et de peur.

— Je sens votre pouls, Elara. Il galope. Il essaie de s'échapper. Mais il n'y a nulle part où aller.

Il saisit son menton, forçant son regard à rencontrer le sien. La violence de son étreinte contrastait avec la douceur de sa voix. C'était une érotique du désastre, une tension si chargée qu'elle semblait faire vibrer les vitres de la serre. Julian passa son pouce ganté sur sa lèvre inférieure, l'écrasant jusqu'à ce qu'elle sente le goût du sang.

— Vous pensiez vraiment pouvoir m'atteindre avec ce jouet ? Silas n'est plus là pour vous protéger de vos propres impulsions. Ici, dans cette cage de verre, vous n'êtes

qu'une fleur de plus. Et je suis le seul à savoir comment vous tailler pour que vous fleurissiez dans le noir.

Il pressa son genou entre les cuisses d'Elara, une intrusion autoritaire qui lui arracha un gémissement étouffé. Elle détestait la façon dont son corps trahissait sa volonté, la façon dont ses propres muscles se relâchaient sous l'assaut de cette terreur liquide. Il était un boucher, un monstre, et pourtant, dans cet enfer vert, il était la seule source de chaleur, la seule certitude.

Julian descendit son visage vers le sien, s'arrêtant à quelques millimètres de sa bouche. Elle pouvait sentir l'air froid qu'il expirait, une insulte à la moiteur de la pièce.

— Montrez-moi ce que vous cachez encore, Darling. Saignez pour moi. Pas ce sang rouge et vulgaire que Sebastian a gaspillé sur le tapis. Saignez cette soumission que vous gardez derrière vos dents serrées.

Il resserra sa prise sur sa nuque, ses doigts s'enfonçant dans ses muscles avec une précision anatomique. La douleur irradia dans son crâne, une décharge électrique qui la fit frémir de la tête aux pieds. Elle agrippa les bras de Julian, ses ongles griffant la soie de sa chemise, cherchant un point d'ancrage dans le vertige qui l'emportait.

— Je vous déteste, cracha-t-elle, les yeux embués de larmes de rage.

— C'est un début, répondit-il en écrasant ses lèvres contre les siennes.

Le baiser n'avait rien d'une caresse. C'était une invasion. Il y avait le goût du fer, le contact rugueux du cuir noir contre ses joues, et cette odeur de terre retournée qui semblait vouloir l'ensevelir. Il la dévorait avec une faim méthodique, une obsession qui ne laissait aucune place à l'oxygène. Elara sentit ses jambes se dérober, mais il la maintenait debout par la seule force de sa poigne.

Quand il se recula enfin, il la laissa glisser lentement le long du tronc. Elle s'effondra sur le gravier, les poumons brûlants, les lèvres meurtries. Julian la surplombait, sa silhouette immense se découpant contre la lumière blafarde de l'hiver. Il ramassa la petite lame couverte de terre et l'examina avec un mépris tranquille.

— Gardez vos secrets, Elara. Ils vous rendront plus savoureuse quand je déciderai de vous ouvrir.

Il fit tourner le couteau entre ses doigts avant de le planter d'un coup sec dans le bois tendre d'un banc de rempotage voisin. La lame vibra un instant avant de s'immobiliser. Sans un regard de plus, il se détourna, sa silhouette se fondant instantanément dans les ombres des fougères arborescentes.

Elara resta seule, haletante, le silence de la serre retombant sur elle comme une chape de plomb. Seul le bruit d'une canalisation qui fuyait, quelque part dans les profondeurs de la structure, venait troubler le calme mortel de la pièce. *Goutte. Goutte. Goutte.*

Elle porta sa main à sa hanche, là où la lame l'avait piquée. Ses doigts en ressortirent tachés d'une minuscule goutte pourpre. Dans l'air saturé de pollen et de poison, l'odeur de son propre sang lui parut soudain d'une violence insupportable.

Chapitre 8

La Traque de Marcus

Le goût métallique de la peur stagnait sous la langue d'Elara, plus persistant que le parfum entêtant des orchidées carnivores qui l'entouraient. La petite plaie à sa hanche pulsait au rythme de son cœur, une piqûre dérisoire qui semblait pourtant irradier une chaleur malsaine dans tout son flanc. Elle essuya ses doigts tachés sur la soie de sa robe, mais la trace sombre refusa de disparaître, s'étalant en une corolle d'un brun sale. Le silence de la serre n'était pas un vide, c'était une présence. Une masse lourde, saturée d'humidité et de décomposition lente, qui pesait sur ses épaules.

Un craquement sec déchira le linceul de brume qui léchait les vitrages givrés. Ce n'était pas le bois qui travaillait sous l'effet du froid alpin, ni le gémissement d'une structure fatiguée. C'était le bruit délibéré d'une semelle de cuir écrasant les gravillons de l'allée centrale. Elara se figea, le souffle court, ses narines saisissant une odeur qui n'avait rien à voir avec l'humus : l'effluve rance du tabac froid et de l'eau-de-vie bon marché.

Marcus.

Le bâtard des Sterling apparut entre deux fougères arborescentes, sa silhouette massive bloquant la faible lueur de la lune qui filtrait à travers le toit de verre. Il ne ressemblait pas à Julian. Là où l'Exécuteur était une lame effilée, Marcus était une masse de muscle brute, mal dégrossie par des années de ressentiment et de bordels de bas étage. Ses yeux, injectés de sang, fouillaient l'obscurité avec une faim animale. Un tic nerveux faisait tressauter le coin de sa lèvre supérieure, dévoilant une canine jaunie.

« Petite chose fragile, » croassa-t-il, sa voix résonnant contre les parois de verre comme un frottement de papier de verre. « Tu penses vraiment que le beau parleur en gants noirs va te protéger ? Il attend juste que tu sois assez mûre pour te cueillir. »

Elara recula d'un pas, son talon s'enfonçant dans la terre meuble d'un pot renversé. Le froid du givre sur les vitres semblait s'insinuer sous sa peau. Marcus avança, ses mains larges et calleuses s'ouvrant et se fermant, comme s'il étranglait déjà l'air. Il y avait une tache de graisse sur son revers de veste, un détail insignifiant qui fixa l'attention d'Elara alors que la panique commençait à brouiller sa vision. Une mouche, réveillée par la chaleur artificielle de la serre, vint se poser sur le front suant de l'homme. Il ne sourcilla pas.

« Le testament est clair, Elara. Le dernier survivant. Et je n'ai jamais été doué pour le partage. »

Il bondit avec une agilité surprenante pour sa carrure. Elara n'eut pas le temps de crier. Une main poisseuse se referma sur sa gorge, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre avec une force de vice. Elle fut projetée contre le banc de rempotage, le bois s'incrétant dans ses vertèbres. L'odeur de Marcus — un mélange de sueur aigre et de désespoir — l'étouffa avant même que l'oxygène ne vienne à manquer. Elle griffa ses avant-bras, mais c'était comme s'attaquer à de la pierre.

« Saigne pour moi, petite cousine, » murmura-t-il à son oreille, son souffle chaud et fétide lui soulevant le cœur. « Saigne pour que je puisse enfin sortir de ce trou à rats. »

Il sortit un couteau de chasse de sa ceinture, une lame lourde, dentelée, faite pour dépecer plutôt que pour tuer proprement. La pointe effleura la gorge d'Elara, juste au-dessus de la carotide. Elle sentit le froid de l'acier, puis une mince ligne de feu alors que la peau cédait. Une goutte de sang perla, glissant lentement le long de son cou pour se perdre dans le décolleté de sa robe. Marcus ferma les yeux, humant l'air avec une extase écœurante.

C'est alors que le monde sembla basculer dans un froid absolu.

Le bruit fut si ténu qu'il aurait pu être confondu avec le froissement d'une aile de chauve-souris. Marcus se figea. Une ombre, plus noire que la nuit de la serre, s'était matérialisée derrière lui. Julian Thorne ne marchait pas ; il glissait, une extension de l'obscurité elle-même. Ses gants de cuir noir brillèrent faiblement sous la lune alors qu'il posait une main sur l'épaule de Marcus. Le geste était presque tendre, une caresse de prédateur avant la curée.

« Vous avez les mains sales, Marcus, » dit Julian. Sa voix était un murmure de velours et de lames de rasoir. « Et je déteste le désordre. »

Avant que Marcus ne puisse pivoter, Julian saisit le poignet de l'agresseur et le tordit avec une précision chirurgicale. Le craquement de l'os qui se brisait fut suivi d'un hurlement qui mourut instantanément dans la gorge de Marcus lorsque Julian lui enfonça deux doigts gantés dans les cavités oculaires.

Elara s'effondra au sol, ses poumons brûlants aspirant l'air humide. Elle regarda, incapable de détourner les yeux, la chorégraphie macabre qui se jouait devant elle. Julian ne se battait pas. Il démantelait Marcus. Chaque coup était porté avec une économie de mouvement terrifiante, visant les nerfs, les articulations, les points de rupture. Le colosse n'était plus qu'une marionnette désarticulée entre les mains de l'Exécuteur.

Julian saisit le couteau de chasse qui était tombé au sol. Il fit pivoter la lame, observant le reflet de la lune sur l'acier souillé. Il s'approcha de Marcus, qui rampait maintenant sur les gravillons, un sifflement humide s'échappant de ses côtes brisées. Julian posa un pied sur le dos de sa victime, l'écrasant contre la terre.

« Regardez-le, Elara, » ordonna Julian sans se retourner.

Elle tremblait si fort que ses dents s'entrechoquaient, produisant un cliquetis pathétique dans le silence de la serre.

« Regardez ce qu'il reste d'un homme qui oublie sa place. »

Julian s'accroupit au-dessus de Marcus. D'un geste lent, presque amoureux, il saisit les cheveux du bâtard et lui renversa la tête en arrière. La lame dentelée trouva la gorge. Il n'y eut pas de mouvement brusque, seulement une pression constante, méthodique. Le bruit fut celui d'une étoffe que l'on déchire, doublé d'un gargouillis étouffé. Le sang jaillit en une fontaine sombre, aspergeant les lys blancs à proximité, les transformant en trophées macabres.

Marcus eut un dernier spasme, ses talons tambourinant brièvement sur le sol avant de s'immobiliser. Julian se releva, ses vêtements impeccables n'ayant reçu qu'une infime éclaboussure sur la manche. Il sortit un mouchoir de soie blanche de sa poche et essuya méticuleusement le sang sur ses gants de cuir.

Il se tourna vers Elara. Ses yeux d'acier ne reflétaient aucune émotion, si ce n'est une curiosité analytique. Il s'approcha d'elle, ses pas ne faisant aucun bruit sur le sol désormais jonché de mort. Il s'agenouilla devant elle, et pour la première fois, Elara vit une lueur de quelque chose qui ressemblait à de la faim dans son regard.

Il tendit une main et, du bout de son index ganté, il recueillit la goutte de sang qui perlait encore à la gorge d'Elara. Il porta le gant à ses lèvres, ses narines frémissant alors qu'il humait l'essence de sa proie.

« Il a osé vous marquer, » murmura-t-il, sa voix vibrant d'une fureur contenue qui la fit frissonner plus sûrement que le froid. « Mais c'est moi qui possède vos cicatrices, Elara. Chaque goutte que vous versez m'appartient. »

Il s'approcha davantage, son visage à quelques centimètres du sien. L'odeur de la mort de Marcus se mêlait à celle de la cologne boisée de Julian. C'était une alliance atroce, une odeur qui semblait s'insinuer dans ses pores, marquant son âme d'un sceau indélébile.

« Vous l'avez tué pour moi ? » demanda-t-elle dans un souffle, sa voix brisée.

Julian esquissa un sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux. Ses doigts se refermèrent doucement sur son menton, l'obligeant à le regarder.

« Je l'ai tué parce qu'il a gâché la composition. Et maintenant, Elara, vous êtes ma complice. Ce sang sur vos mains, sur votre robe... il ne partira jamais. Nous sommes liés par ce cadavre qui refroidit à nos pieds. »

Il se pencha et déposa un baiser glacial sur la plaie de son cou. La douleur fut immédiate, une brûlure qui sembla sceller le pacte. Dans l'ombre des fougères, le silence reprit ses droits, interrompu seulement par le bruit régulier d'un liquide qui s'écoulait du banc de rempotage. *Goutte. Goutte. Goutte.*

Le sang de Marcus rejoignait celui d'Elara dans la terre noire, nourrissant les racines de l'ébène qui attendait, patiemment, que le Manoir soit de nouveau repu.

Chapitre 9

Le Secret de l'Exécuteur

Le tiroir secret de l'écritoire en acajou ne s'ouvrit pas avec un déclic, mais avec un soupir gras, le frottement du bois gonflé par l'humidité de la neige qui pressait contre les vitres du manoir. Une odeur rance s'en échappa, un mélange de cire d'abeille ancienne, de tabac froid et de quelque chose d'organique, une senteur de renfermé évoquant la peau d'un reptile qui aurait mué dans l'ombre. Sous une pile de testaments factices et de titres de propriété à l'encre pâlie, Elara trouva la chemise de cuir noir. Elle était froide, d'un froid chirurgical qui sembla mordre la pulpe de ses doigts.

À l'intérieur, les documents ne portaient pas le sceau des Sterling. Ils étaient marqués d'un monogramme qu'elle ne connaissait que trop bien désormais : deux épées croisées sous un crâne de faucon, le blason personnel de Julian Thorne.

La première page était une chronologie. Elle ne commençait pas à la mort de Silas, ni même à son propre retour au manoir. Elle remontait à vingt ans. Les dates étaient calligraphiées avec une précision maniaque, chaque chiffre dessiné avec une agressivité contrôlée. Elara sentit une goutte de sueur froide glisser entre ses omoplates, traçant un sillon glacé le long de sa colonne vertébrale. Son regard se fixa sur une photographie épinglée à un compte rendu de surveillance. C'était elle. Elle, à sept ans, jouant dans le jardin de l'institution où Silas l'avait abandonnée. Le cliché était granuleux, pris de loin, mais le cercle rouge dessiné autour de son visage était net, indélébile.

Julian ne l'avait pas trouvée par hasard. Il l'avait cultivée.

Un grincement monta de l'escalier de service, un gémissement du bois qui sembla

résonner jusque dans ses dents creuses. Elara retint son souffle, sa gorge se serrant au point de lui donner un goût de cuivre dans la bouche. Elle tourna les pages frénétiquement. Des profils psychologiques détaillés de chaque membre de la famille. Marcus : **impulsif, fétichiste du contrôle, facile à briser**. Beatrice : **narcissique, dépendante aux opiacés, élimination par suggestion recommandée**. Et puis, il y avait la correspondance. Des lettres que Julian s'était écrites à lui-même, ou peut-être à un fantôme, détaillant comment il avait falsifié la signature de Silas pour s'auto-nommer exécuter testamentaire. Il n'avait jamais été engagé. Il s'était inoculé dans la lignée Sterling comme un virus patient, attendant que l'organisme soit assez faible pour le dévorer de l'intérieur.

Toc. Toc. Toc.

Ce n'était pas à la porte. C'était le bruit d'une mouche domestique, miraculeusement épargnée par le gel, qui se cognait contre le cristal d'un carafon de sherry sur le bureau. Le bruit était sec, rythmique, comme une aiguille de métronome frappant un crâne. Elara sentit ses muscles se tétaniser. La pièce semblait rétrécir, les murs recouverts de tapisseries sombres se rapprochant d'elle, l'étouffant dans leurs plis de velours poussiéreux.

Elle tomba sur le dernier document : une esquisse. Ce n'était pas un plan architectural, mais une composition anatomique. Le manoir d'Ébène y était représenté comme un corps humain, et chaque pièce était assignée à un sacrifice. Le bureau de Silas était la gorge. La serre, où Marcus s'était vidé de son sang, était les poumons. Et sa propre chambre... sa chambre était marquée du mot **Cœur**.

« Vous avez les mains qui tremblent, Elara. C'est mauvais pour la lecture. »

La voix était un murmure de soie noire, juste derrière son oreille. L'odeur de Julian l'enveloppa instantanément : un parfum de cuir neuf, de santal et cette note métallique, ferreuse, qui ne le quittait jamais. Elle ne l'avait pas entendu entrer. Il ne

marchait pas, il glissait sur les ombres.

Elle voulut refermer la chemise, mais une main gantée de cuir fin se posa sur le document, l'immobilisant. Le cuir grinça doucement sous la pression. Elara fixa les doigts de Julian ; ils étaient longs, élégants, d'une immobilité de statue. Elle pouvait sentir la chaleur de son corps irradier dans son dos, une chaleur prédatrice qui lui donnait envie de hurler et de se soumettre simultanément.

« Vous n'étiez pas censée descendre si bas dans le terrier, ma chère enfant, » continua-t-il. Sa respiration effleura les cheveux de sa nuque, faisant se dresser les poils fins de ses bras. « Mais maintenant que vous avez vu les coulisses, ne trouvez-vous pas la mise en scène magnifique ? »

Elara tenta de parler, mais sa salive s'était asséchée. Elle ne put qu'émettre un petit bruit étranglé, un gémissement de proie acculée. Elle fixa la photo d'elle enfant. Julian pencha la tête, son visage presque contre le sien. Elle pouvait voir le reflet de sa propre terreur dans ses yeux d'acier, des pupilles si dilatées qu'elles semblaient dévorer l'iris.

« Vingt ans, » murmura-t-il, et il y avait une sorte de dévotion religieuse dans son ton. « Vingt ans à sculpter ce moment. Silas pensait qu'il vous protégeait en vous oubliant. Il ne faisait que vous garder au frais pour moi. Vous êtes le seul élément pur de cette charogne de famille. Le seul nerf qui réagit encore sous le scalpel. »

Il retira lentement son gant droit. Le bruit du cuir s'arrachant à la peau fut lent, érotique et terrifiant. Sa main nue apparut, d'une pâleur de marbre, les veines bleutées dessinant une carte de rivières glacées sous la surface. Il posa ses doigts nus sur la joue d'Elara. Le contact était brûlant. Ses ongles, coupés courts et nets, griffèrent légèrement sa peau alors qu'il l'obligeait à se tourner vers lui.

« Regardez-moi, » ordonna-t-il.

Elle obéit. Elle n'avait plus le choix. Son cœur cognait contre ses côtes avec une violence telle qu'elle craignait qu'il ne se brise. Julian l'observait avec une fascination presque clinique, comme un entomologiste admirant les battements d'ailes d'un papillon épinglé.

« Vous voyez ce que je suis ? » demanda-t-il, un sourire imperceptible étirant ses lèvres fines. « Je suis l'architecte de votre ruine. Et pourtant, vous n'avez jamais été aussi vivante que depuis que je vous traque. Votre sang chante dans vos veines, Elara. Je l'entends d'ici. »

Il descendit sa main vers sa gorge, ses doigts encerclant la base de son cou. Il ne serrait pas, pas encore, mais la menace était là, vibrante. Elara sentit une vague de vertige l'envahir. La monstruosité de Julian n'était pas un masque ; c'était sa substance même. Et le plus terrifiant, ce qui la faisait frissonner d'une horreur délicate, c'était la beauté de sa logique. Il avait détruit les Sterling non par haine, mais par un besoin obsessionnel de pureté, de symétrie. Il avait élagué l'arbre généalogique jusqu'à ce qu'il ne reste qu'elle, la fleur fragile poussant sur un tas de cadavres.

« Pourquoi ? » parvint-elle à articuler, le mot n'étant qu'un souffle de vapeur dans l'air froid de la pièce.

« Parce que la douleur est le seul langage honnête, » répondit-il en approchant ses lèvres des siennes. « Et je veux que nous ayons une conversation très, très longue. »

Le blizzard hurla à l'extérieur, une rafale de vent frappant la fenêtre avec une telle force que le verre vibra dangereusement. Dans le reflet de la vitre, Elara vit l'image de Julian la surplombant, une ombre immense, dévorante, et elle réalisa qu'elle ne cherchait plus à s'échapper. Elle était tombée dans le mécanisme d'une horloge de mort, et elle ne pouvait qu'attendre que les engrenages finissent de la broyer.

Julian pressa son pouce contre sa carotide, sentant le rythme erratique de sa peur. Il ferma les yeux, savourant le moment.

« Saignez pour moi, Darling, » murmura-t-il contre sa bouche. « Saignez, et devenez mon chef-d'œuvre. »

La mouche sur le carafon s'arrêta brusquement de battre des ailes. Le silence qui suivit fut plus lourd que le tonnerre, un vide suffocant où seul le bruit de leurs deux respirations mêlées subsistait, marquant le début de l'acte final. Elara ferma les yeux, sentant les larmes piquer ses paupières, alors que Julian Thorne, l'homme qui avait orchestré sa vie entière, l'entraînait plus profondément dans l'obscurité du manoir d'Ébène.

Chapitre 10

Le Dernier Murmure d'Elena

L'air dans le solarium avait le goût du fer et de la poussière ancienne, une atmosphère si mince qu'elle semblait se déchirer à chaque inspiration. Elena était là, recroquevillée dans un fauteuil d'osier qui grinçait sous son poids plume, un son sec, semblable à celui d'un os que l'on brise lentement. Ses doigts, jaunis par la nicotine et une terreur rance, s'accrochaient aux bords d'un verre de cristal vide. Le va-et-vient de son ongle sur le rebord gravé produisait un petit cliquetis obsessionnel, un métronome pour la folie qui infusait la pièce. Elle ne regardait pas la tempête qui hurlait derrière les vitres givrées, mais une tache de vin renversé sur le tapis, une flaque sombre qui semblait s'étendre, nourrie par l'obscurité grandissante.

Elara s'arrêta sur le seuil, le froid du couloir lui léchant la nuque comme une langue de glace. Elle sentait le regard de Julian dans son dos, même s'il n'était pas là ; c'était une pression constante, une main invisible refermée sur sa trachée. Elena leva les yeux. Le fard à paupières bleu s'était dissous dans les rides de ses paupières, créant l'illusion de deux hématomes profonds. Sa lèvre inférieure tressaillait, un spasme rythmique qui révélait la gencive pâle.

« Tu sens cette odeur, ma chérie ? » murmura Elena, sa voix n'étant plus qu'un froissement de papier de soie. « C'est l'odeur de la viande qui attend le sel. C'est l'odeur de cette maison. »

Elle se leva brusquement, le fauteuil basculant en arrière dans un fracas étouffé par l'épaisse moquette. Elle traversa la distance qui les séparait avec une vivacité de spectre, saisissant les poignets d'Elara. Ses mains étaient brûlantes, une chaleur de fièvre qui jurait avec la morsure du blizzard. Elara voulut reculer, mais ses muscles

refusèrent de lui obéir, pétrifiés par la vision des pupilles d'Elena, si dilatées qu'elles avalaient l'iris.

« Tu penses avoir oublié cette nuit par accident, n'est-ce pas ? » Elena ricana, un son sec qui se termina en une quinte de toux rauque. « Tu penses que ton cerveau a simplement fermé les rideaux pour te protéger de l'horreur. Mais l'esprit ne s'efface pas tout seul, Elara. On le vide. On le cure comme un fruit trop mûr. »

Le vent frappa la verrière avec une telle violence que le verre vibra contre son cadre de plomb. Une fine pellicule de givre, semblable à une moisissure blanche, commença à ramper sur les vitres intérieures. Elena se rapprocha encore, son haleine chargée de gin et de bile venant souiller le visage d'Elara.

« Je t'ai vue, cette nuit-là. Dans la cave de Silas. Il n'y avait pas de boucher, pas d'intrus. Il n'y avait que Julian et ses instruments de musique... ses scalpels. Tu n'étais pas une victime, Darling. Tu étais sa toile. »

Le cœur d'Elara cogna contre ses côtes, un oiseau affolé battant des ailes dans une cage trop étroite. Une image lui revint, fulgurante : le reflet d'une lame sous une lumière crue, et le bruit d'un liquide gouttant sur le carrelage. *Ploc. Ploc.* Le même rythme que l'ongle d'Elena sur le verre.

« Il a ouvert ton crâne avec des mots, et il a recousu tes souvenirs avec du fil de fer barbelé », continua la veuve, ses yeux brillant d'une lucidité cruelle. « Tu as tenu la gorge de Silas pendant que Julian dessinait. Tu riais, Elara. Tu riais parce qu'il t'avait fait oublier le poids de ton âme. »

Un courant d'air s'engouffra dans la pièce, éteignant les quelques bougies qui luttèrent encore contre le crépuscule. Dans la pénombre, le visage d'Elena parut se décomposer, les ombres creusant des orbites vides là où se trouvaient ses yeux. Elle lâcha les poignets d'Elara, laissant derrière elle des marques rouges, des empreintes

de griffes qui commençaient déjà à bleuir.

« Il arrive », souffla Elena, pivotant vers la porte-fenêtre qui menait à la terrasse balayée par la neige. « Le sculpteur revient pour polir son œuvre. Et je ne serai pas là pour voir le dernier coup de burin. »

D'un geste convulsif, elle déverrouilla la crémone. Le froid entra comme une lame de rasoir, instantané, brutal. La neige s'engouffra dans le solarium, transformant l'espace en une cage de cristal blanc. Elena fit un pas en arrière, franchissant le seuil. Sa silhouette noire se détacha un instant contre l'abîme laiteux du blizzard. Elle semblait déjà appartenir au monde des morts, une ombre parmi les spectres de glace.

« Rappelle-toi du goût du métal dans ta bouche, Elara. C'était le sang de ton père. »

Le vent hurla, une note stridente qui déchira le silence de la demeure. Elena bascula en arrière, aspirée par le vide blanc. Il n'y eut pas de cri. Juste le claquement sec de la porte-fenêtre que le vent referma avec une force inhumaine.

Elara resta seule, les poumons brûlés par l'air gelé. Le silence revint, plus lourd qu'avant, un linceul de plomb posé sur ses épaules. Elle baissa les yeux sur ses mains. Dans l'obscurité, elles paraissaient sombres, tachées d'une substance qu'elle ne parvenait pas à identifier. Elle les frotta nerveusement l'une contre l'autre, mais la sensation de moiteur collante persistait.

Un bruit de pas, lent, mesuré, résonna dans le couloir de marbre. *Clac. Clac.* Le cuir des chaussures de Julian Thorne. Chaque pas semblait s'enfoncer directement dans le cerveau d'Elara, une percussion chirurgicale. Elle se tourna vers la porte, ses doigts se crispant sur le tissu de sa robe jusqu'à ce que ses articulations blanchissent.

L'odeur de Julian — un mélange de savon à barbe coûteux, de cuir neuf et d'une pointe d'éther — commença à saturer la pièce, étouffant les derniers relents du parfum

bon marché d'Elena. Une ombre s'étira sur le sol, longue et déformée, grimpant sur les murs comme une bête rampante.

Elara sentit une goutte de sueur froide couler entre ses omoplates. Elle voulait hurler, mais sa gorge était obstruée par une masse de ouate invisible. Elle se revit dans la cave, les mains rouges, le rire d'un prédateur résonnant dans ses propres oreilles. La vérité était une infection, et Elena venait de percer l'abcès.

La porte s'ouvrit sans un grincement. Julian Thorne se tenait là, impeccablement droit dans son costume de deuil. Ses gants de cuir noir brillaient sous la faible lueur de la lune qui perçait brièvement les nuages. Il pencha légèrement la tête, un mouvement d'oiseau de proie observant une charogne.

« Elle vous a parlé, n'est-ce pas ? » sa voix était un murmure velouté, une caresse qui cachait un rasoir. « La pauvre Elena. Elle a toujours eu une imagination... débordante. »

Il fit un pas dans la pièce. Elara recula jusqu'à heurter la vitre glacée. Le froid du verre pénétra ses vêtements, mais ce n'était rien comparé au vide qui s'ouvrait dans sa poitrine. Julian s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Il leva une main gantée et, avec une infinie douceur, écrasa une mouche qui s'était posée sur le cadre de la fenêtre, juste à côté de la tempe d'Elara. Le bruit de l'exosquelette qui craque fut d'une netteté insoutenable dans le silence.

Il ouvrit ses doigts, laissant tomber le petit corps broyé.

« Ne tremblez pas, Darling. La vérité n'est qu'une perspective. Et la vôtre est sur le point de changer. »

Il ramassa une mèche de ses cheveux, l'enroulant autour de son index avec une lenteur fétichiste. Elara fixa ses yeux d'acier, y cherchant une trace d'humanité, mais

elle n'y vit que le reflet de sa propre terreur, une image déformée, brisée, prête à être remodelée. Dehors, le blizzard avait tout effacé, laissant le manoir d'Ebène flotter comme un cercueil de pierre dans un océan de néant blanc.

Chapitre 11

L'Aveu dans l'Abîme

Le cuir noir de son gant grinça contre la soie de ses cheveux, un son minuscule qui résonna dans le crâne d'Elara comme un coup de tonnerre. Julian ne cillait pas. Ses pupilles étaient des puits d'encre dilatés, dévorant l'iris d'acier, fixés sur le battement erratique de la carotide de la jeune femme. L'air dans la galerie supérieure était devenu épais, saturé d'une odeur de poussière séculaire et du parfum âcre de la cire froide. Chaque expiration de Julian contre sa tempe portait une note de menthe glaciale et quelque chose de plus métallique, de plus sombre.

Une goutte de sueur glissa lentement entre les omoplates d'Elara, traçant un sillage de givre sur sa peau. Elle fixa le grand escalier qui s'enfonçait dans les ténèbres du hall, là-bas, où les ombres des balustres sculptés ressemblaient à des doigts décharnés pointés vers elle.

— Vous sentez ce poids, n'est-ce pas ? murmura Julian. Ce n'est pas le manoir qui vous écrase, Darling. C'est le volume de ce que vous ne dites pas.

Il resserra légèrement la mèche de cheveux autour de son doigt. Le cuir tira sur son cuir chevelu, une douleur sourde qui lui fit basculer la tête en arrière. Ses yeux rencontrèrent le plafond orné de fresques écaillées où des anges aux visages de gargouilles semblaient se réjouir de sa chute. Et soudain, le déclic. Un bruit sec dans sa mémoire.

Le craquement du bois d'acajou.

Le souvenir jaillit, brutal, viscéral. Ce n'était plus le silence du blizzard qu'elle

entendait, mais le gargouillis infâme de Silas. Elle revit ses propres mains — ces mains qui tremblaient maintenant contre la vitre — agripper le coupe-papier en argent massif. Elle revit l'éclat de la lame, puis l'obscénité du rouge jaillissant sur le buvard blanc, une tache s'étendant comme une fleur vénéneuse en accéléré. L'odeur revint aussi : l'odeur ferreuse, chaude, écœurante du sang d'un vieil homme qui refuse de mourir en silence.

Ses genoux fléchirent. Julian la retint, son bras s'enroulant autour de sa taille avec la précision d'un étau. Il ne la soutenait pas ; il la maintenait debout pour qu'elle ne puisse pas échapper à l'image.

— Voilà, souffla-t-il à son oreille. La petite porte dérobée de votre esprit vient de s'ouvrir. Regardez bien ce qu'il y a derrière.

Elara ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un sifflement rauque s'échappa de sa gorge sèche. Ses doigts griffèrent instinctivement le revers du manteau de Julian. Elle se revit essuyer la lame sur la nappe de dentelle. Elle se revit sortir de la pièce, le cœur battant si fort qu'elle avait cru que les portraits des ancêtres allaient se décrocher des murs. Elle avait oublié. Son cerveau avait drapé cette abjection d'un voile de neige blanche, tout comme le blizzard recouvrait les cadavres dans le jardin.

Julian inclina la tête, observant la décomposition de son visage avec une curiosité presque clinique. Il passa son pouce ganté sur la lèvre inférieure d'Elara, l'écrasant assez fort pour qu'elle sente la pulpe de sa chair contre ses dents.

— Le sang de Silas est une couleur qui vous va à ravir, dit-il d'une voix dépourvue de tout jugement, mais vibrante d'une satisfaction prédatrice. Vous l'avez ouvert comme on ouvre un secret trop lourd. Et maintenant, nous partageons ce secret.

Il l'entraîna vers le bord du précipice de l'escalier. Les marches de chêne noir semblaient descendre vers un néant insondable. Le vent hurla au-dehors, secouant les

cadres des fenêtres dans un vacarme de dents qui s'entrechoquent. Elara sentit le vertige l'aspirer. Elle était une meurtrière. Une chose brisée. Une proie.

— Je vais appeler la police... balbutia-t-elle, une dernière tentative désespérée de retrouver une structure, un ordre.

Julian lâcha un petit rire sec, un son dépourvu de gaieté qui mourut instantanément dans les tentures de velours.

— Il n'y a pas de police, Darling. Il n'y a que la neige, les loups et moi. Le testament stipule que seul le survivant hérite. Si vous partez, vous allez en prison. Si vous restez avec moi...

Il se posta devant elle, lui coupant toute retraite. Sa silhouette immense occultait la faible lumière des bougies mourantes. Il ôta lentement son gant droit, révélant une main pâle, aux doigts longs et nerveux. Il ne la toucha pas tout de suite. Il laissa le froid de sa peau irradier vers elle.

— ... vous n'hériterez pas seulement de l'argent. Vous hériterez de ma protection. De mon silence. Mais le prix n'est pas en or.

Il posa sa main nue sur sa gorge. Le contact fut un choc électrique. Sa peau était brûlante, contrastant avec la froideur de son regard. Ses doigts se refermèrent, juste assez pour qu'elle sente la pression de ses ongles, mais pas assez pour l'étouffer. C'était une promesse de strangulation, une caresse de bourreau.

— Je veux votre dévotion absolue, Elara. Je veux être le seul propriétaire de votre peur. Je veux que chaque fois que vous fermerez les yeux, vous voyiez mon visage avant de voir celui de Silas. Vous allez saigner pour moi, non pas de votre corps, mais de votre âme. Vous allez devenir l'ombre de mon ombre.

Elle fixa une petite tache de graisse sur le col de Julian, un détail insignifiant qui l'obséda soudainement alors que son monde s'effondrait. Une mouche morte était restée coincée dans les dentelles de son propre poignet. Le dégoût et l'excitation se mélangèrent en un fiel amer au fond de sa gorge.

— Dites-le, ordonna-t-il, sa voix descendant d'une octave, devenant un grondement sourd qui fit vibrer la cage thoracique de la jeune femme. Dites que vous m'appartenez.

Le silence qui suivit fut plus lourd que la pierre du manoir. On entendait le bois travailler, les poutres gémir sous le poids de la neige accumulée sur le toit. Elara sentit les larmes piquer ses yeux, mais elles ne coulèrent pas. Elles s'évaporèrent dans la chaleur fiévreuse qui émanait de Julian. Elle se sentait minuscule, une mouche dont il venait de briser l'exosquelette, prête à être dévorée ou collectionnée.

— Je... je vous appartiens, lâcha-t-elle enfin.

Le mot "appartiens" resta suspendu dans l'air, moisi et définitif.

Julian sourit. Ce n'était pas un sourire d'homme, mais celui d'un sculpteur devant un bloc d'argile enfin assoupli par la force. Il se pencha et déposa un baiser sur son front, à l'endroit exact où elle sentait ses tempes battre. Ses lèvres étaient sèches, dures comme du parchemin.

— Bienvenue chez vous, Darling.

Il la lâcha brusquement. L'absence de son contact fut presque plus terrifiante que sa poigne. Elara chancela, ses mains cherchant la rampe glacée. Elle regarda ses paumes. Elles lui semblaient toujours rouges, d'un rouge invisible et éternel.

En bas, dans le hall, une horloge à coucou se déclencha, son mécanisme grinçant

comme un os qu'on broie. Douze coups. Le glas de sa liberté. Julian commença à descendre les marches, sa silhouette se fondant dans l'obscurité croissante. Il ne se retourna pas. Il savait qu'elle suivrait. Elle n'avait plus nulle part où aller, sinon dans l'abîme qu'il avait creusé pour elle.

Elle fit un pas. La première marche craqua sous son poids, un cri de détresse étouffé par le tapis épais. Elle descendit, une marche après l'autre, s'enfonçant volontairement dans le noir, là où l'odeur du sang et le parfum de Julian Thorne ne faisaient plus qu'un. Dehors, le blizzard hurla une dernière fois avant de se muer en un silence de tombeau.

Chapitre 12

La Reine de l'Ébène

Le dégel n'avait rien d'une renaissance ; c'était une exhumation. Sous la croûte de glace qui s'effritait en plaques grisâtres, le Domaine d'Ébène révélait ses plaies. La terre des Alpes, gorgée d'une eau saumâtre, recrachait les débris de l'hiver : des branches brisées comme des fémurs, des oiseaux gelés dont les plumes collaient au terreau, et cette odeur, omniprésente, de terre mouillée mêlée à la putréfaction douceâtre qui stagnait dans les rigoles de pierre.

Elara se tenait devant la haute fenêtre de la bibliothèque. Elle observait une goutte d'eau solitaire glisser lentement le long du carreau, traçant un sillon irrégulier à travers la poussière de charbon qui encrassait le verre. Elle avait le regard fixe, les pupilles si dilatées qu'elles menaçaient d'avaler l'iris. Ses doigts, posés sur le rebord en acajou, ne cessaient de pianoter un rythme erratique, un tic nerveux qui faisait grincer le vernis sous ses ongles rongés jusqu'au sang.

Derrière elle, le silence n'était pas vide. Il était habité. Il avait un poids, une texture de velours lourd et de poussière ancienne.

— Vous tremblez, Darling.

La voix de Julian Thorne ne s'éleva pas plus haut qu'un murmure, mais elle déchira le silence avec la précision d'un scalpel. Elara ne se retourna pas. Elle n'en avait pas besoin. Elle sentait le déplacement de l'air, le sillage froid de son costume noir, et cette odeur de cuir neuf et de savon antiseptique qui le suivait comme un linceul.

Le craquement léger des gants de cuir fin. *Squeak.* Un son presque imperceptible,

mais qui, dans l'esprit d'Elara, résonnait comme le mécanisme d'un piège à loup se refermant.

— C'est le printemps, parvint-elle à articuler. Sa gorge était si sèche qu'elle eut l'impression d'avaler du sable. Le froid s'en va.

— Le froid ne s'en va jamais d'ici, répondit-il. Il se contente de changer de forme. Il s'infiltré dans les fondations. Il attend que vous ouvriez la bouche pour se loger dans vos poumons.

Il était tout près maintenant. Elle pouvait sentir la chaleur de son corps, une chaleur artificielle, presque prédatrice, qui ne parvenait pas à réchauffer l'atmosphère. Julian posa une main gantée sur l'épaule d'Elara. Le contact fut d'une légèreté insultante, mais elle se figea, les muscles de son cou tendus comme des cordes de piano prêtes à rompre.

Il inclina la tête, son souffle frôlant la courbe de son oreille.

— Regardez-les, Elara.

Il désigna du menton les jardins en bas. Là où les sept héritiers s'étaient autrefois pavanés, il ne restait que des monticules de neige souillée et des taches sombres que la pluie printanière refusait de laver. Le sang de Silas Sterling s'était infiltré si profondément dans les interstices des dalles qu'il semblait faire partie de la géologie même du lieu.

— Ils sont tous partis, continua Julian. Disparus dans le brouillard, ou enterrés sous les racines des pins. Il ne reste que nous. Le boucher et sa reine.

Il s'écarta pour se diriger vers le bureau massif de Silas. Le fauteuil de cuir poussa un gémissement aigu lorsqu'il s'y installa. Julian ouvrit un dossier de cuir noir, ses

doigts longs et agiles manipulant les feuilles de parchemin avec une révérence presque religieuse. Il sortit un stylo-plume en argent, le posa sur le buvard.

— Signez, Elara. Acceptez votre couronne de cendres.

Elle s'approcha, ses jambes lui semblant étrangères, comme si elle marchait sur du verre pilé. Le bureau exhalait une odeur de vieux tabac et de mort. Sur le bois, une tache plus sombre que les autres marquait l'endroit où la gorge de son oncle avait été ouverte. Elara fixa la tache. Elle crut voir le liquide palpiter, une hallucination visuelle née d'un manque de sommeil et d'une terreur devenue chronique.

Une mouche, réveillée par la tiédeur soudaine de la pièce, vint se poser sur le bord du document. Elle frotta ses pattes de devant avec une frénésie écœurante. Elara ne pouvait détacher ses yeux de l'insecte.

— Le testament est clair, dit Julian, sa voix se faisant plus traînante, presque caressante. "À celle qui restera quand les loups auront fini de s'entre-déchirer." Vous avez survécu, Darling. Vous avez regardé vos frères et sœurs s'effondrer dans la neige. Vous n'avez pas crié. Vous avez appris la plus belle des leçons : le silence est la seule monnaie qui ait de la valeur dans ce manoir.

Il lui tendit le stylo. L'argent était froid, d'un froid qui brûlait.

— Je ne veux pas de tout ça, murmura-t-elle, les larmes piquant ses yeux sans jamais couler.

— Mensonge. Vous adorez cette cage. Vous adorez la façon dont les murs vous observent. Vous adorez savoir que je suis la seule chose qui se dresse entre vous et le vide absolu.

Il se leva, contourna le bureau avec la fluidité d'une ombre. Il se plaça derrière elle,

ses mains saisissant les siennes pour guider son mouvement. Le cuir des gants de Julian était d'une souplesse effrayante ; Elara pouvait sentir la structure osseuse de ses doigts à travers la peau morte de l'animal.

Il appuya le stylo contre le papier. L'encre noire s'étala, une tache bitumineuse qui ressemblait à un œil grand ouvert.

— Signez pour moi, Darling. Scellez notre pacte.

Elle obéit. Sa signature était une griffure tremblante, une reddition en cursive. Dès que le dernier trait fut tracé, Julian lui reprit le stylo. Il le rangea avec une précision chirurgicale, refermant le dossier dans un claquement sec qui fit sursauter Elara.

Le silence retomba, plus lourd qu'avant. Dehors, le vent s'était levé, faisant grincer une girouette quelque part sur le toit, un son métallique, lancinant, comme une scie sur de l'os.

Julian tourna Elara vers lui. Il prit son visage entre ses mains. Ses pouces caressèrent ses pommettes, juste en dessous de ses yeux cernés de violet. Il étudia ses traits comme un sculpteur analyse un bloc de marbre avant de porter le premier coup de ciseau.

— Vous êtes magnifique dans votre défaite, murmura-t-il. Votre peur a un parfum délicieux. Un mélange de lys fanés et d'adrénaline pure.

Il réduisit l'espace entre eux. Elara ferma les yeux, son souffle se faisant court, saccadé. Elle sentait le bord de l'abîme sous ses talons. Elle aurait pu reculer, s'enfuir dans les couloirs labyrinthiques du manoir, mais elle savait que chaque porte mènerait inévitablement à lui. Il était le centre de gravité de sa propre destruction.

Le baiser ne fut pas une libération, mais une invasion.

Ses lèvres étaient froides, mais sa langue portait un goût métallique, âcre, celui du cuivre qui sature l'air après un carnage. Elara s'agrippa aux revers de son manteau, ses doigts se crispant sur le tissu coûteux. Elle ouvrit la bouche, non pas par désir, mais pour ne pas étouffer, et elle goûta le sang. Le sien ? Le sien à lui ? Ou celui qui imprégnait les murs du Manoir d'Ébène ?

Julian la serra plus fort, ses gants grinçant contre son dos. C'était un baiser de propriétaire, une marque indélébile apposée sur une proie qui ne savait plus comment courir. L'odeur de cuivre devint étouffante, remplissant ses sinus, envahissant son cerveau. Elle se sentit sombrer, ses genoux dérochant sous elle, maintenue debout uniquement par la poigne de fer de l'exécuteur.

Lorsqu'il s'écarta enfin, un mince filet de salive mêlé de rouge reliait encore leurs lèvres. Julian l'essuya d'un geste lent, presque tendre, avant de porter son doigt à sa propre bouche.

— Bienvenue chez vous, Reine de l'Ébène, dit-il, ses yeux d'acier brillant d'une lueur prédatrice.

Il se recula d'un pas, la laissant vaciller dans l'ombre de la bibliothèque. Il réajusta ses gants, lissant chaque pli avec une obsession maniaque.

— Le dîner sera servi à huit heures. Ne me faites pas attendre. La ponctualité est la politesse des condamnés.

Il quitta la pièce sans un bruit, sa silhouette s'effaçant dans le noir du couloir. Elara resta seule au milieu des livres anciens et des secrets enterrés. Elle regarda ses mains. Elles tremblaient toujours. Elle porta ses doigts à ses lèvres, là où le goût de cuivre persistait, brûlant et éternel.

Dehors, une branche craqua sous le poids de la neige fondue, un son sec, définitif, comme un verdict. Le printemps était là, mais dans le Manoir d'Ébène, rien ne fleurirait jamais plus que la terreur. Elle s'assit dans le fauteuil du mort et attendit que la nuit vienne la dévorer tout entière.

FIN

Merci d'avoir lu "Saigne Pour Moi, Darling"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)